

CASUS BELLI : LES ALLEMANDS ONT COULÉ UN VAPEUR AMERICAIN

EXCELSIOR

Huitième année. - N° 2312. - 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Jeudi
15
MARS
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 85, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL. PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
= PIERRE LAFITTE FONDATEUR =

Une flétrissure qui s'efface : les Allemands dans Bapaume



L'HOTEL DE VILLE, DATANT DE LA DOMINATION ESPAGNOLE



COUR INTÉRIEURE DE L'HOPITAL OCCUPÉ PAR LES ALLEMANDS



L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS, DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE, ET L'ÉCOLE SUPÉRIEURE



LA PLACE FAIDHERBE ET LA STATUE DU GÉNÉRAL QUI BATTIT LES PRUSSIENS A BAPAUME LES 2 ET 3 JANVIER 1871

Le 1^{er} mars, avec un ensemble remarquable, la presse allemande annonçait que le recul stratégique était terminé dans la région de l'Ancre. L'abandon du village de Grévillers et du bois Loupart, occupés par les Anglais, va lui être particulièrement difficile à expliquer.

Bapaume, dont nos alliés ne sont plus séparés que par un peu plus de deux kilomètres, exalte par la vision si proche de ses murs le courage des braves « tommies ». Déjà le terrain qu'ils aperçoivent devant eux est beaucoup moins bouleversé par le bombardement.

CASUS BELLI

LE VAPEUR AMÉRICAIN "ALGONQUIN"
COULÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND

M. Zimmermann avait dit, et toute la presse allemande avait répété après lui : « Nous ne reculerons pas d'un pouce ». Les sous-marins ont exécuté à la lettre ces instructions : un vapeur américain, le premier depuis la rupture des relations diplomatiques avec les Etats-Unis, a été torpillé sans avertissement. L'Allemagne l'a voulu. Et c'est en connaissance de cause qu'elle est allée au-devant du casus belli.

Il y a quelques jours, l'empereur Guillaume, recevant un ambassadeur, osait dire qu'il regretterait que l'Orléans et le Rochester n'eussent pas été coulés, parce qu'il était nécessaire de prouver que l'Allemagne était résolue à briser la résistance de l'Angleterre. Il ajoutait que les neutres seraient « encouragés à courir des risques dangereux » s'ils venaient à croire qu'il était possible à leurs navires de pénétrer « indûment » dans les zones interdites.

Ainsi les sous-marins allemands avaient manqué l'Orléans et le Rochester. L'Algonquin ne leur a pas échappé. Par la logique même de son système, par point d'honneur aussi, l'Allemagne devait être conduite à adresser au président Wilson cette provocation réfléchie. Elle joue qu'elle ou double avec son blocus sous-marin. Elle s'apercevra que l'Amérique est un joueur assez solide pour accepter cette espèce de « banco ».

J. B.

NEW-YORK, 14 mars. — On annonce la perte du vapeur « Algonquin », coulé sans avertissement pendant la traversée de New-York à Londres. Le navire portait le pavillon américain. L'équipage a été sauvé et a pu gagner la terre.

Le sous-marin qui a attaqué l'« Algonquin » a ouvert le feu contre le navire à une distance de 3 milles et lui a envoyé 20 obus ; quatre l'ont atteint.

L'équipage s'est réfugié dans les canots, et la destruction du vapeur a été achevée au moyen de bombes.

Le capitaine du sous-marin a refusé de faire droit à la demande des naufragés qui le priaient de remorquer les canots de sauvetage. — (Radio.)

L'Algonquin, capitaine Devereaux, était un bâtiment de 2.832 tonnes ; construit à Philadelphie en 1890, il appartenait aux armateurs W. P. Clyde and Co de New-York.

Le règlement pour l'armement
des navires marchands

Des différents télégrammes arrivés hier, de Londres et de Washington, il résulte que les navires marchands armés se conformeront à la réglementation suivante : Ils devront considérer comme des pirates les sous-marins allemands agissant d'après les déclarations du 31 janvier, contrairement au droit international.

La seule loi que doivent connaître les navires américains est la loi concernant les croiseurs et qui spécifie qu'un bateau marchand pacifique peut être visité, avant d'être attaqué, par un bateau de guerre bellicérant, si ce dernier l'en a averti au préalable.

Les gardes armés et les équipages placés à bord ont pour mission de protéger le navire dans ses droits légaux. Ils ont une position semblable à celle d'un agent de police placé sur une voiture publique et destiné, en temps de grève, à protéger les voyageurs contre les violences. La garde armée est responsable de toute propriété qui lui est confiée par le département de la Marine, de même que l'agent de police est responsable vis-à-vis des autorités civiles.

Les chefs des équipages ont le droit de faire tirer sur les sous-marins allemands, dès qu'ils sont aperçus, à moins qu'ils ne veuillent se conformer à la loi sur les croiseurs. Il y a tout lieu de croire, d'ailleurs, que les sous-marins allemands violeront cette loi, puisqu'ils ont reçu l'ordre formel de l'Ammirauté allemande de le faire.

Le premier devoir des équipages est donc de protéger d'abord les vies et la propriété qui leur ont été confiées, sans hésiter, et en pensant que les sous-marins allemands ont reçu l'ordre officiel de tirer à première vue.

Les armateurs satisfaits

des mesures prises

WASHINGTON, 14 mars. — Les propriétaires des navires de commerce et les grands armateurs utilisent les navires de toute nationalité exprimant leur vive satisfaction au sujet de la protection accordée aux bateaux marchands.

Le memorandum publié par le département d'Etat est considéré comme une invitation adressée à tous les pays faisant du commerce avec les Etats-Unis, à armer leurs navires à l'avant et à l'arrière.

Des Allemands espionnaient
M. Gerard

M. Gerard a débarqué lundi à Key-West (Floride) ; il est reparti aussitôt pour Washington, où son arrivée est impatiemment attendue.

Les détails recueillis sur le voyage de l'ambassadeur montrent qu'il a été en butte, pendant tout le parcours, à la surveillance d'espions allemands qui l'ont suivi constamment depuis le moment de son débarquement à La Havane jusqu'à son départ à bord du vapeur Governor-Cobb.

L'un de ces espions s'était même introduit à bord du Governor-Cobb, où il occupait une cabine voisine de celle de l'ambassadeur.

Dès l'arrivée du vapeur à Key-West, cet espion a été remis à la police. On le soupçonnait de vouloir s'emparer des papiers de M. Gerard, un besoin par un crime.

Les personnes qui voyageaient en la compagnie de M. Gerard n'étaient pas sans inquiétude. Elles avaient été prévenues qu'un sous-marin allemand devait torpiller le bateau qui portait l'ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne.

UNE OFFENSIVE
EN PRÉPARATION
CONTRE L'ITALIE

ROME, 13 mars. — Le général Morroni, ministre de la Guerre, a eu à s'expliquer aujourd'hui devant la Chambre sur la question de la main-d'œuvre agricole militaire.

Le général a assuré la Chambre de son désir de régler cette question d'accord avec son



LE GÉNÉRAL MORRONI
ministre de la Guerre italien

collègue de l'Agriculture au mieux des intérêts économiques et militaires du pays, sans cependant compromettre la défense nationale, qui, elle aussi, dans ce même moment sollicite toute l'attention des chefs militaires.

Il a dit notamment : « A une heure où l'ennemi laisse percer ses projets d'une tentative suprême contre notre front, on ne saurait se reprocher d'être trop avare de ses hommes. C'est mon premier devoir. Toute prospérité serait illusoire si nos armes ne nous assuraient pas d'abord la victoire. »

La Chambre a accueilli par des applaudissements ces graves déclarations du ministre de la Guerre.

ROME, 14 mars. — Après avoir été reçu à Baden par l'empereur Charles, le maréchal Conrad von Hotzendorff, accompagné de son état-major, s'est rendu sur le front italien pour une tournée d'inspection.

Conrad visitera encore le front oriental, puis présidera un conseil de guerre qui se tiendra à Lubiana (Ljubljana) et auquel participeront tous les commandants des divers secteurs du front italien.

Les étranges bagages
du comte Bernstorff

DEUX CENTS PYJAMAS !

Le comte Bernstorff, qui est enfin arrivé à Berlin mardi soir, avec la comtesse Bernstorff et le personnel de l'ambassade allemande à Washington, n'est pas content du tout de son voyage. Il trouve qu'on a mis quelque indiscrétion à examiner, à l'Illyf, où le Frédéric-VIII, qui le portait, fit la longue escale que l'on sait, ses bagages et ceux de sa suite.

Cet examen s'imposait pourtant, comme en fait foi la dépêche suivante :

LONDRES, 14 mars. — On mande de Halifax, que lors de l'examen par les douaniers des bagages de la suite du comte Bernstorff, des découvertes très intéressantes furent faites. Il a été constaté entre autres qu'un des secrétaires emportait dans ses bagages plus de 200 pyjamas et que tous les Allemands à bord avaient de grandes provisions de coton. On sait que le coton, nécessaire à la fabrication des explosifs, est extrêmement rare en Allemagne.

Le comte Bernstorff crie sur les toits qu'il proteste. Qu'il proteste !

D'autre part, il est très ennuagé de ne pas savoir comment le document chiffré qu'il envoyait au représentant de l'Allemagne à Mexico est tombé entre les mains du gouvernement américain. Ce problème, qu'il n'a pas pu résoudre, l'irrite profondément.

Ces contrariétés ne l'empêchent cependant pas de conserver tout son sang-froid diplomatique. C'est à dire une belle candeur dans le mensonge. N'a-t-il pas fait au représentant d'un journal de Hambourg cette déclaration :

« Jamais le gouvernement allemand ni son ambassadeur à Washington n'ont formé de complots contre les Etats-Unis ; jamais un gouvernement et son ambassadeur n'ont été plus corrects. »

AU PALAIS

La jeune artiste regrette
sa « caresse un peu vive... »

On n'a pas oublié qu'il y a quelques jours une jeune artiste du concert Mayol, Mlle Paris, eut un geste un peu vif à l'égard d'un avocat, ce qui troubla quelque peu la sérénité du tribunal.

Il lui en avait coûté une condamnation à quarante-huit heures de prison. Le ministère public ayant trouvé la peine trop légère avait fait appel à minima, et l'affaire revenait hier.

Au début de l'audience, Mlle Paris, s'avancant à la barre, demanda au président Simon-Auteroche de lui permettre de présenter publiquement ses regrets à M. Alexandre Zévaès, — ce qu'elle fit en présence du bâtonnier Henri Robert.

« J'étais nerveuse, dit-elle, je regrette bien sincèrement mon geste et je prie monsieur Zévaès d'en accepter mes excuses. »

Prenant acte au nom de l'Ordre, le bâtonnier ajouta, en souriant :

« M. Zévaès est trop galant homme pour vous dans ce geste autre chose qu'une caresse un peu vive. »

Tout est bien qui finit bien : Mlle Paris ne connaît pas la paille humide des cachots !

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

A LA CHAMBRE

LE GÉNÉRAL LYAUTEY DÉMISSIONNE
A LA SUITE D'UN VIOLENT INCIDENT

On avait annoncé le comité secret pour la discussion des interpellations sur notre aviation militaire. Les habitudes des grandes journées parlementaires jugèrent, en conséquence, qu'il était inutile de se déranger. La séance s'ouvrit ainsi devant des tribunes à peu près vides.

M. Raoul Angles, muni d'un volumineux dossier, prend possession de la tribune.

Dans la troisième année de guerre, expose-t-il, la question de l'aviation est d'une extrême gravité.

Croyez-vous pouvoir la traiter en séance publique ? lui demande M. Lucien Millevoye.

M. Angles convient qu'une parenthèse en comité secret serait nécessaire. Mais il ajoute qu'il demandera lui-même à la Chambre de l'ouvrir au moment opportun.

M. Angles dénonce ainsi les préjugés techniques et la force d'inertie des bureaux, qui font que nous mettons dix mois pour sortir un type d'appareil nouveau, alors que l'ennemi en met cinq ou six à peine. La montre la confusion partout dans notre organisation de l'aéronautique, la responsabilité nulle part, quarante-deux types d'aéroplanes en service dans l'armée française, les usines construisant encore des moteurs de 80 chevaux, alors que seuls ceux de 120 à 130 peuvent être employés utilement.

Qui les a commandés ? interroge M. Emmanuel Brousse.

C'est ce que nous saurons peut-être au cours de ce débat !

Avant fait observer que les avions militaires ne servent qu'à faire succomber nos aviateurs dans des luttes inégales et rappelle qu'à Verdun et sur la Somme notre aviation s'est montrée à la hauteur de sa tâche non par la quantité des avions, mais grâce à un petit nombre d'appareils de premier ordre. M. Angles déclare qu'il est temps d'ouvrir, pour les précisions qu'il veut apporter, la parenthèse annoncée.

Une demande de comité secret, remise à M. Deschanel, est adoptée.

UN VIOLENT INCIDENT

A neuf heures vingt, la séance publique est reprise. Un très vif incident éclate.

M. Deschanel donne lecture des deux ordres du jour, déposés l'un par M. Angles, l'autre par MM. Eynac et Lazare Weiller, exprimant la confiance de la Chambre dans le gouvernement pour coordonner les efforts et intensifier la guerre aérienne. M. Girod propose, d'autre part, une addition rendant hommage à la vaillance de nos aviateurs.

J'accueille, dit M. Aristide Briand, l'ordre du jour de MM. Eynac et Weiller, ainsi que la motion de M. Girod, à laquelle je m'associe.

Mais aussitôt le général Lyautey monte à la tribune et, de sa voix voilée mais énergique, donne lecture d'une déclaration écrite.

Tout d'abord, le ministre de la Guerre dit qu'il aurait mieux valu que ce débat n'eût pas lieu.

Je ne vous suivrai pas, même sur le terrain technique.

Poursuivit le général Lyautey, car, même en comité secret, c'était exposer la défense nationale à des risques.

A ces mots, — en lesquels une partie de la Chambre voit une expression de défiance à son égard — un multiple éclat.

A l'extrême gauche, des députés, debout, apostrophent le ministre de la Guerre.

Très calme, les mains dans les poches, de son gilet, le général Lyautey attend que M. Deschanel agite sa sonnette, s'efforçant d'apaiser ses collègues.

Il ne faut voir, dit-il, dans les paroles du ministre de la Guerre, que la justification de votre décision de délibérer à huis clos.

A gauche, M. Albert Grodet se lève pour apostropher le ministre de la Guerre. A

— Ecoutez, messieurs ! s'exclame M. Deschanel, écoutez ! Je vous en supplie pour ceux qui se battent, pour ceux qui versent leur sang !

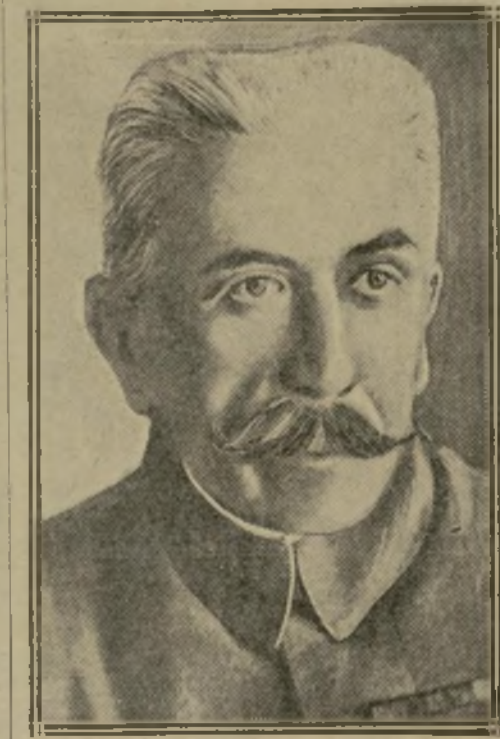
Des applaudissements éclatent sur tous

les bancs. A gauche, on crie : « Vive la République ! »

Mais une nouvelle demande de comité secret parvient au bureau, signée par M. Renaudel et par ses amis. Elle est adoptée par assis et levés après une épreuve douteuse. Et la séance est suspendue.

Le général Lyautey descend de la tribune.

Au banc du gouvernement, un entretien très animé a lieu aussitôt entre le ministre de la Guerre et ses collègues, M. Aristide Briand, M. Eynac, M. Lyautey.



LE GÉNÉRAL LYAUTEY

Puis le ministre de la Guerre s'en va, très froid, par le couloir de gauche, tandis

qu'on a, d'ailleurs, l'impression que le ministre de la Guerre est démissionnaire.

A ce moment, on fait à nouveau évacuer les tribunes.

L'ORDRE DU JOUR PUR
ET SIMPLE

A 10 h. 45, à la deuxième reprise, le général Lyautey n'est plus au banc du gouvernement.

M. Deschanel donne lecture d'un nouvel ordre du jour déposé par M. Deschanel, M. Angles, M. Eynac, M. Lyautey.

En présence de l'attitude du ministre de la Guerre, qui n'a pas cru devoir prendre la parole au cours du Comité secret et qui paraît n'être plus au banc du gouvernement, je demande l'ordre du jour pur et simple.

A gauche, quelques opposants applaudissent.

Je déclare, à son tour, renoncer à son ordre du jour et se rallie à l'ordre du jour pur et simple en y attachant le même sens.

Lentement, M. Aristide Briand monte à la tribune. Il rend hommage à la tenue et à la dignité dans laquelle a eu lieu la discussion qui s'est instituée en comité secret dans une atmosphère de confiance mutuelle absolue :

« Les orateurs ont fait leurs observations librement, dit-il, avec toute la réserve que leur inspirait leur patriotisme ! (Vifs applaudissements.) »

Le président du Conseil accepte finalement l'ordre du jour pur et simple, avec le sens que lui donne M. Eynac, et convie la Chambre à un vote unanime.

L'ordre du jour pur et simple est adopté à mains levées, à la presque unanimité.

Leopold BLOND.

LA CRISE RUSSE ET LE ROLE DE LA DOUMA



VUE EXTERIEURE DE LA DOUMA

Un phénomène sera tout particulièrement intéressant à observer dans cette crise russe sur laquelle la lumière n'est pas encore complète : ce sera de savoir comment la liaison se fera ou s'est faite entre la Douma progressiste et les manifestations de Petrograd.

La mauvaise organisation dont la population civile souffre et se plaint autant que l'armée est depuis plusieurs mois l'objet des plus vives critiques de la part de l'Assemblée. Il est donc naturel que le cortège des manifestants se soit spontanément rassemblé devant le palais de Tauride, où siège la Douma. Mais il importe de savoir que le bloc progressiste, dont les sentiments patriotiques sont ardents, s'est efforcé, tous ces temps-ci, d'exercer sur la foule une action modératrice. La presse de gauche a adjuré les travailleurs de conserver le calme. Le vieux chef socialiste Plechanov s'est joint aux bourgeois libéraux pour demander à la population ouvrière d'éviter les excès. Si d'autres influences s'exercent en sens contraire (car le socialisme russe est loin d'être uni), il serait cependant permis de considérer comme une cir-

constance heureuse qu'un contact pût s'établir entre une population irritée et les membres de la Douma qui savent que le désordre nuit à la bonne marche de la guerre sans remédier aux lacunes de l'administration.

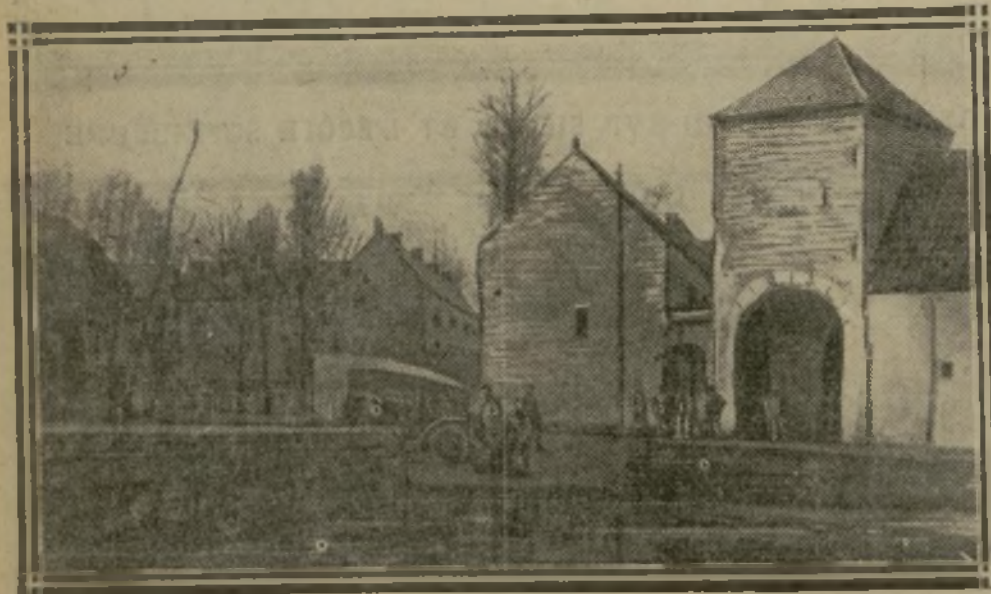
D'ailleurs, si le gouvernement est rendu responsable de la crise, tous ses membres ne sont pas également impopulaires. A côté de M. Protopopov, qui, de député libéral est devenu ministre, semble avoir perdu la tête et succombé à la folie des grandeurs, il y a, au ministère, un homme comme M. Tititch qui possède des sympathies. Cet ancien collaborateur du respecté M. Krioukoff dans l'œuvre de la réforme agraire était jadis le ministre du Ravitaillement. On voit, par cet exemple, qu'il se pourrait peut-être œuvre des éléments pour une solution de la crise, même dans les milieux gouvernementaux.

Jacques BAINVILLE

LE "TIP" remplace le Beurre
Acc. Pellerin, 82, r. Rambuteau (1/4 et 1/2 kg.)

NOUVELLE AVANCE BRITANNIQUE

Le sort de Bapaume semble dès à présent fixé



LE VILLAGE DE GRÉVIERES

Les Allemands ont continué leur mouvement de retraite dans la région de l'Ancre, depuis Bapaume jusqu'à Gommécourt, toujours serrés de près par les troupes britanniques.

Devant Bapaume, l'avance de nos alliés s'est étendue sur la distance de 2.500 mètres qui sépare Grévières de Thillois. Toutes les hauteurs qui dominent la place de ce côté sont désormais entre leurs mains. Ils ont fait des progrès équivalents devant Achiet, et à leur aile gauche ils approchent des Esbarts, qui sont un hameau de Dieuquoy.

Le mouvement n'est certainement pas terminé, et il est douteux que les Allemands, après avoir cédé les hauteurs, s'apprêtent à résister dans les dépressions : le sort d'Achiet et de Bapaume sera donc bientôt décidé.

L'activité de combat devient plus intense sur notre front.

Dans le secteur de Maisons-de-Champagne, deux nouvelles contre-attaques ont été lancées par l'ennemi sur les pentes occidentales de la cote 185. Les vagues d'assaut ont été brisées sous nos tirs de barrage avant d'avoir pu atteindre nos lignes. Plus à l'est, entre la cote 185 et la ferme de Maisons-de-Champagne, nous avons agrandi notre position de quelques éléments de tranchées, à la suite de combats très vifs à la grenade. Les Allemands se contentent, en consé-

Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons exécuté avec succès plusieurs coups de main. Un autre secteur a été le théâtre de plusieurs engagements qui, tous, se sont terminés en notre faveur : c'est celui de Saint-Mihiel. On sait que notre ligne forme là un renflement prononcé, qui n'a subi depuis l'automne de 1914 aucune modification notable. Au nord, elle passe aux abords de Chauvencourt, qui est un faubourg de Saint-Mihiel. Au sud, elle traverse la Meuse en face de la forêt d'Apremont. C'est dans cette dernière partie que nos reconnaissances ont pénétré sur quatre points dans les positions allemandes et poussé jusqu'à la deuxième ligne de tranchées en ramenant des prisonniers. En même temps, une attaque énergique enlevait à l'ennemi un de ses points d'appui sur la rive de la Meuse, la ferme de Romainville. Il est fait mention de cet échec dans les dépêches allemandes.

Ce ne sont là sans doute que des actions locales : mais le succès nous en est doublement précieux, parce qu'il manifeste la valeur de nos troupes et nous renseigne sur les intentions de l'ennemi.

Jean VILLARS.

LES COURS

— L'état général de S. J. R. la duchesse de Comancha s'aggrave; la nuit a été mauvaise.

— S. M. le roi Alphonse XIII quittera Madrid ce soir, pour se rendre à Séville et faire une visite aux villes éprouvées par les inondations.

— Le ministre de France au Danemark, M. Edmond Bapst, a été reçu en audience particulière par S. M. le roi Christian X, auquel il a annoncé que le président de la République avait conféré à S. J. R. le prince royal Frédéric le grand-croix de la Légion d'honneur, à l'occasion de la majorité de celui-ci.

— Le prince a été décoré en même temps de l'Ordre de Saint-André, de l'Ordre italien de l'Annunziata et de l'Ordre suédois des Séraphins.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique, a été reçu hier comme membre temporaire M. Renato Sanchez, ministre plénipotentiaire du Chili à Bruxelles, présenté par M. Paul Desprez et M. Joseph Faure.

INFORMATIONS

— La duchesse de Montesquiou-Fézensac et la vicomtesse de Loris-Méropont ont quitté Paris pour se rendre à Pau.

— M. Cooremans, ministre d'Etat de Belgique, victime d'un accident d'automobile sur la route de Paris au Havre, et qui fut sérieusement contusionné, est dans un état satisfaisant.

NAISSANCES

— La comtesse de Villfranche, née de Mérode, a donné le jour à une fille : Marie-Henriette.

— Mlle H. d'Escatha, née de Lussy, a mis au monde une fille : Odile.

MARIAGES

— Hier a été célébré, dans la plus stricte intimité, en la chapelle des catéchismes de la basilique de Sainte-Clotilde, le mariage du comte Charles-Louis de Kergorlay, fils du comte de Kergorlay et de la comtesse née La Rochefoucauld, avec Mlle d'Albon, fille du marquis d'Albon, décédé, et de la marquise,



LES MARIÉS A LA SORTIE DE LA CHAPELLE DE SAINTE-CLOTILDE

née Nettancourt-Vaubecourt. La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Salmon, curé de Saint-Séverin.

Les témoins du mariage étaient : le duc d'Estissac et le comte Christian de Kergorlay, ministre plénipotentiaire, ses oncles ; ceux de la mariée : le marquis de Nettancourt-Vaubecourt et le baron Georges de Balorre, ses cousins.

— A Anglet, près de Bayonne, vient d'être célébré le mariage du marquis de Las Claras, avec Mrs Sally Abell.

DEUILS

— Les obsèques de la comtesse Clary, née Marion, demoiselle d'honneur de S. M. l'impératrice Eugénie, veuve de l'aide de camp du prince impérial, ont été célébrées à midi, hier, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

En l'absence du comte Clary, son fils, malade, le deuil était conduit par le baron de Beauverger, son petit-fils, le général baron Marion, son frère. Du côté des dames : la baronne de Beauverger, sa fille, Mlle Maribelle de Beauverger, sa petite-fille, la baronne Marion, sa belle-sœur.

— On annonce la mort, à Anderlecht (faubourg de Bruxelles), de M. Jules Vandenberghe, ancien premier ministre.

Nous apprenons la mort :

De M. Plantéau, président honoraire à la Cour d'appel, qui venait de prendre sa retraite, décédé subitement hier dans le cabinet de M. Monier, premier président.

De lady Wicklow, qui a succombé, dans une maison de santé de Dublin, à la suite d'une intervention chirurgicale.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Le temps a été défectueux depuis trois jours à Monte-Carlo. A la fin de la journée, on se réunissait à l'heure du thé. La comtesse de Clermont-Tonnerre recevait l'infant don Luis-Fernand et sa cousine la princesse Elvira de Bourbon, la princesse Amédée de Broglie, la comtesse de Berteux. Mme Ernesta Stern avait pour convives le prince et la princesse Danilo de Monténégro, la princesse Ghila et le célèbre baryton Battistini.

— Avant-hier a eu lieu, à Nice, la grande fête de charité au profit de la Croix-Rouge française, organisée par le comte Gautier-Vignal, consul de Roumanie, président, le prince Ghika et le comte de La Salle, vice-présidents.

Mme Maskuy vient d'arriver dans la Principauté.

Mme Townsend, femme du général anglais, est en visite chez sa mère, la comtesse Cohen d'Anvers, au Cap-Martin.

Mrs Stanhope reçoit le dimanche en sa villa "le Réve".

Hier d'ailleurs, les amis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard de la République, ont organisé une séance de charité, à 8 heures, pour les enfants de la rue.

B L O C - N O T E S

Du pain rassis, nous allons passer au pain bis — lequel d'ailleurs restera rassis — parce que, pour assurer la soudure entre la récolte 1916 et celle de l'année 1917, il est nécessaire, parait-il, de mêler au pur froment des farines de maïs, et je ne sais quoi encore.

Les Parisiens, comme tous les Français de France, qui seront logés à la même enseigne, acceptent qu'on leur donne, j'en demeure convaincu, ce petit sacrifice. Pourvu qu'ils aient pu continuer à manger du pain blanc, du pain plus blanc même qu'avant la guerre.

Notre colonie d'Indochine avait fait savoir, en effet, qu'elle pouvait mettre à la disposition de la métropole deux millions d'hectolitres de riz. Deux millions d'hectolitres ! Vous avez bien lu. Or, la farine de riz blanchit la pâte du pain au lieu de l'assombrir. De plus elle est d'un goût sucré. Le pain contenant une certaine proportion de farine de riz vaut le meilleur pain fait uniquement de pure fleur de froment. Il se trouve même des gens pour dire qu'il est meilleur.

La Chambre avait donc autorisé, acceptant l'offre de l'Indochine, le mélange d'une certaine quantité de farine de riz à la farine de froment. Mais voilà ! Les protectionnistes se sont émus. Si le pain mélangé de riz est si bon que ça, ont-ils pensé, après la guerre les boulangers continueront. Il ne faut pas que le pain de guerre soit trop agréable au goût. Ça donnerait aux consommateurs de mauvaises habitudes, et plus tard, la paix une fois rétablie, deux millions d'hectolitres de riz entreraient toujours en France, faisant concurrence au blé produit par notre agriculture nationale. Par conséquent il faut refuser l'offre de l'Indochine : elle est dangereuse, elle est funeste. Mieux vaut mêler la pâte de farines et de maïs : nul ne songera jamais à demander qu'on le fasse un jour de plus qu'il ne sera nécessaire !

Le Sénat s'est converti à cette opinion, et voilà pourquoi nous allons avoir du pain bis.

C'est tout de même un peu triste. Et c'est un mauvais départ. A ce moment même d'Angleterre s'apprête à accorder à ses colonies un régime douanier qui les favorisera, qui les mettra d'une façon plus intime à la métropole, nous faisons tout le contraire. Nous nous obligeons à vouloir qu'il y ait deux France : celle de la métropole, privilégiée, celle de nos colonies, dont on se méfie, et que l'on tend à considérer comme des empêchements de danser en rond. C'est une conception très étroite et qui, pour des avantages particuliers et immédiats, sacrifie l'avenir.

Pierre MILLE.

Aristocratie

Un châtelain des bords de la Loire, homme de noblesse fort convenable, avait les plus belles tapisseries et les plus beaux meubles du monde. Et de l'argenterie marquée d'anciens poinçons, et une vaisselle magnétique. Jamais on ne servit meilleurs repas dans un plus somptueux décor.

Or, dernièrement, il reçut quelques amis. Quel ! Que s'était-il passé ? La salle à manger avait été dépeuplée de ses meubles enlignés. Un bon petit mobilier du faubourg Saint-Antoine les remplaçait. Sur la table, des assiettes de faïence et des couverts de roolz.

Les convives ne posèrent d'abord aucune question. Mais, dans les verres trop simples, le vin restait chahuteux. Quand vint le dessert, quelqu'un renoua joliment à la discrétion :

— Dites, vous avez vendu vos meubles ?

— Non, dit le châtelain, ils sont au grenier.

— Au grenier ?

— Oui... Que voulez-vous ? J'avais tellement peur de passer pour un nouveau riche !

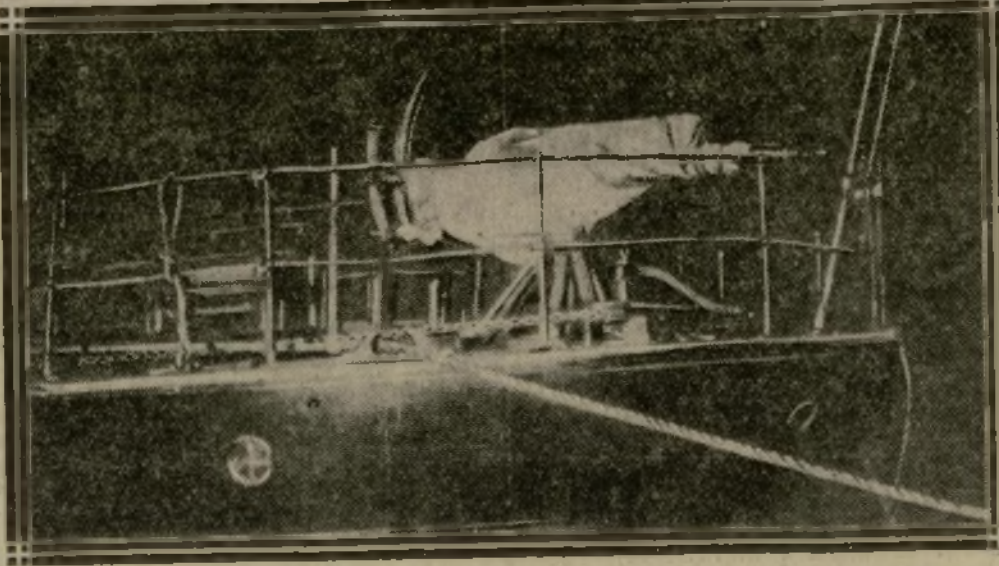
Prévenons les fournisseurs de l'armée. Le bois blanc se portera beaucoup après la guerre.

Le cargo capitain

Un navire de guerre est venu s'embarquer non loin du Louvre.

Quand nous disons un navire de guerre, nous ne voulons désigner ni un cuirassé ni un torpilleur. Aux jours où nous sommes, tous les navires sont de guerre, ou du moins en guerre.

Celui-ci est un simple cargo, faisant le commerce entre Londres et Paris. Il s'est armé contre les sous-marins. Cet objet on l'a sous une toile blanche, c'est un canon. A lui seul, l'humble bateau a intéressé les



C'EST LE PREMIER NAVIRE MARCHAND ARMÉ QUI ARRIVE A PARIS. Photographie montrant nettement le canon-révolver enveloppé, prise hier, à 7 heures du soir, au port Saint-Nicolas

curieux aussi vivement qu'aurait pu le faire l'escadre entière de la Méditerranée. Il y a eu foule sur le quai.

La Seine, depuis le temps qu'elle coule entre le Louvre et la Tour de Nesle, en a vu, si l'on peut dire, de toutes les couleurs. Mais elle n'enlève point cru qu'elle charrierait jamais des vaisseaux armés. Elle doit être contente. C'est une guerre.

Et nous sommes contents aussi. Nous disons :

— Allons ! nous tenons.

LE FRONT DE PARIS

Le père Craquezin est un vieux monsieur. Il n'y a pas d'homme plus laid dans la France entière. Bougonneux, griffonneux, un peu bancal, agité de tics perpétuels, sale, en outre, comme Job sur son fumier, il dégoutait à jamais de l'humanité si l'on pouvait croire, vraiment, qu'il en fit tout à fait partie.

Quant à la mère Craquezin, elle va de pair avec son horrible époux. Néanmoins, elle a reçu du diable, qui la forma, un caractère assez odieux pour rebouter le vieux Craquezin lui-même, pourtant acariâtre au possible. Faire une partie de bridge avec ces gens-là, par exemple, voilà qui laisserait un saint ; toutes les cinq minutes, les remarques désobligeantes succédaient aux scènes les plus grossières.

Cependant, ma cousine Charlotte, dont la patience et la mansuétude ne sont pourtant pas les qualités dominantes, se trouve tout le temps chez ces gens-là. A chaque instant, elle y va jouer aux cartes. Elle y déjeune, elle y dîne, les accable de politesses, les promène, les amuse, les flatte.

Un beau jour, n'y pouvant tenir, je lui ai demandé :

— Ils vous plaisent tellement, Charlotte, vos nouveaux amis ?

— Qui donc ? Les Craquezin ? Ce vieux couple d'orange-tout ? Je les ai en horreur, et ils m'assomment.

— Mais vous les fréquentez avec une assiduité !

— Eh bien, vous n'avez donc pas vu où ils habitent ? En pleine avenue des Champs-Élysées, mon cher, non loin de l'Arc de Triomphe !

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

— Comment ? Mais je veux absolument avoir une fenêtre d'où je pourrais contempler le défilé des troupes alliées victorieuses ! J'ai les Craquezin sous la main ; voilà mon affaire. Je ne me brouillerai avec eux qu'un lendemain des prochaines parades militaires. J'ai mon plan.

Machiaélisme de cette Charlotte !

Il faut dire que son optimisme naturel est égal à son esprit d'intrigue. Comme le père Craquezin gémissait, hier, et tenant entre ses doigts sèches une tasse de thé, élevait tristement la tête, et nous prenait tous à témoin :

— Regardez, faisait-il, regardez comme ma main tremble ! Ah ! c'est affreux de vieillir !

Voyez, voyez-moi donc trembler ! Chaque fois que je porte une tasse pleine, c'est ainsi.

— Rien de plus commandé pour faire fondre le sucre, répliqua doucement ma cousine.

— Etait-ce l'optimisme ou l'intrigue qui parlait de la sorte ? L'une et l'autre, assurément.

MARCEL BOULENGER.

Tout s'arrange

Une crémère de la rue des Martyrs subissait la même infortune que beaucoup de crémères de toutes les rues : elle n'avait pas de beurre à vendre. Aussi voyait-elle

d'un œil chagrin les recettes diminuer. De temps à autre, dans l'espoir de bercer son ennui, elle invoquait contre le gouvernement. Mais ce procédé demeurait inefficace. Aucun agent de M. Herriot ne venait, pour l'apaiser, lui apporter la moindre motte de beurre.

Mais c'est une femme de tête, et une nature généreuse lui a départi une vive ingéniosité. Un beau matin, elle se mit à répondre aux clients :

— Du beurre ? Non, je n'ai pas de beurre.

Mais j'ai du jambon.

— Du jambon ? dirent les clientes interloquées.

— Oui, du jambon, et du saucisson aussi. Un excellent jambon, un délicieux saucisson.

Et elle leur montra, en effet, dans sa crémère, un étalage de charcuterie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Puisqu'il n'y a plus de beurre, je vous offre des choses qu'on n'a pas besoin de faire cuire au beurre. Prenez du jambon, allez !

Vaincues par ce raisonnement, les clientes achetèrent du jambon, et du saucisson aussi. Les recettes de la crémère connaissent une prospérité nouvelle. Mais les charcutiers sont furieux. D'autant plus que le jambon de la crémère est meilleur marché que le jambon des charcutiers. Ils disent :

— Elle n'a pas le droit. C'est défendu.

Une désenchantée

Il fut un temps où les Turcs enfermaient leurs femmes et ne leur permettaient pas de montrer leur visage. Les choses ont bien changé. Elles ont bien changé, assurément. Voilà que Djemal pachà, le commandant des troupes ottomanes en Syrie, vient d'envoyer sa propre épouse en mission auprès de Guillaume II. Elle a pris le train toute seule, s'est arrêtée à Genève, où le premier fils de l'empereur est venu à sa rencontre. Arrivée à Berlin, elle a eu une entrevue avec le kaiser. — Mahomet ! Mahomet ! les braves des croisés se devaient devant les infidèles et leur parlaient en secret. Tes lois tombent en poussière, ô prophète ! Mais Allah est grand : il s'occupe de te venger.

« Li grand général »

C'était après la bataille de la Marne. Des troupes noires venaient d'arriver en grand nombre à Villers-Cotterets. On les avait logées un peu partout et jusque dans le musée Alexandre-Dumas. On fit le grand salon avait été transformé en dortoir.

Là, une peinture, entre toutes les autres, faisait l'admiration des Sénégalais. C'est le tableau qui représente, en grand costume, un général de la première République, l'interprète Dumas de La Pallosterie, père de l'auteur des Trois Mousquetaires.

Et, devant ce maître de toile gigantesque et à l'uniforme éclatant, les traites d'échangeaient des réflexions pleines d'orgueil.

« Grand général nègre ! Li bon ! Li tout tui ! Li tout commandé ! Li emperour ! »

LE PONT DES ARTS

Il paraît que M. Pierre Loti qui, depuis le début de la guerre, s'est aux armées, achève un nouveau volume destiné à faire suite à *la Hyène enragée*. On se souvient des lignes passionnées que l'auteur de *Mon frère Yves* consacra aux Vieux-Turcs. Nous verrons peut-être dans ce volume des lignes non moins passionnées contre les Jeunes Turcs.

LE VAILLEUR.

L'ÉCARTÈLEMENT

par Donahey



(Extrait du « Cleveland Plain Dealer ».)

la baronne de Réaumur. — Elle est là?...
M^{me} DE RÉAUMUR. — Depuis long-
temps...
LAGRATH (bourru). — Ça veut dire que
je suis en retard, ça?... Je le sais... Vous
avez un coin où on peut causer sans être
dérangé?...
M^{me} DE RÉAUMUR (elle hésite pour la
forme). — Mon Dieu... oui... si on veut...
relativement...
LAGRATH (péremptoire). — Bou...
ben... ne vous donnez pas la peine de
ruser... Je sais que c'est plein de coins
comme ça, chez vous... D'ailleurs, il ne
s'agit pas cette fois de ce qu'on vous de-
mande habituellement... Je voudrais dire
quelques mots à Mme de La Démolition...
vous vos invités pourront nous regarder...
pourvu qu'ils ne nous entendent pas,
c'est tout ce que je demande... Et soyez
sûre que je saurai reconnaître...
M^{me} DE RÉAUMUR (elle indique une
porte). — Ici, c'est ma chambre... Entrez,
vous causerez tandis que notre petite
étiole chantera... L'avez-vous vue?... Elle
est ravissante...
LAGRATH (de plus en plus péremptoi-
re). — Ça m'est égal... Je suis ici
pour affaires... uniquement...
(Un quart d'heure plus tard, dans la
chambre de la baronne de Réaumur.)
LAGRATH (à Iscuth-Morgane, etc., etc.,
qui entre). — Pardonnez-moi, madame,
de vous prendre quelques-uns de vos pré-
cieux instants... Mais comme, visiblement,
vous évitez de me rencontrer... que je
me suis présenté inutilement trois fois
chez Wollustling... (Mouvement d'Is-
cuth-Morgane, etc., etc.). Pardon, chez
vous... L'habitude, vous m'excusez?... et
qu'il m'a été impossible de vous rencon-
trer, je me suis adressé à cette excellente
baronne pour qu'elle me procure l'entre-
vue dont j'avais besoin...
ISCUTH-MORGANE, etc., etc. (les cils
baissés, très jeune fille). — Mon Dieu,
monsieur le Ministre... je vous remercie
de la... sympathie que vous avez bien
voulu, dans nos diverses rencontres, me
témoigner... Croyez que cette... sym-
patie m'honore et me touche très pro-
fondément... mais je suis au moment de...
d'orienter ma vie dans une direction qui
me fait juger préférable de... d'éviter
des rencontres qui... qui pourraient trou-
bler l'eau de l'Océan très bourgeois où
je vais m'embarquer bientôt...
LAGRATH (très net). — Pardon... par-
don, madame... Mais il y a malentendu...
Malentendu complet de votre part... Là
où vous avez cru apercevoir chez moi
un... disons un sentiment, pour être cor-
rects... il n'y avait absolument qu'un in-
térêt... Voici... Veuillez m'écouter avec
attention, je vous prie... Je suis pressé et
je ne vous retiendrai pas longtemps... De-
main à sept heures et demie... vous vou-
drez bien dîner au café de la Guerre... où
vous trouverez une table qui vous sera
réservée et que vous reconnaîtrez parce
qu'elle sera à côté d'une autre table sur
laquelle seront des mimosas... Vous com-
mencerez à dîner... Je viendrai peu après
m'asseoir à la table aux mimosas, avec un
monsieur... plutôt vicieux, et plutôt mal,
je suis obligé de vous le dire tout de
suite... Ce monsieur est le sénateur Tru-
card, président d'une commission... la-
quelle commission doit décider de l'accep-
tation d'une fourniture de guerre, « les
mimosas de mouton... »
ISCUTH-MORGANE, etc., etc. — Mais...
LAGRATH. — Laissez-moi finir, je vous
en prie... Au bout d'un instant que nous
serons là, Trucard et moi, je vous aper-
cevrai... je me lèverai... saluts, reconnais-
sance... réunion des couverts... La table
aux mimosas sera assez grande pour
trois... Vous... plaisez à Trucard, qui vous
a remarquée déjà... vous le reverrez en
 dehors de moi... et... quand vous jugerez
qu'il n'a plus rien à vous refuser, vous
obtiendrez de lui qu'il fasse accepter les
mimosas de mouton... Vous lui affir-
merez qu'il y a, pour vous, à cette accep-
tation, un intérêt énorme, un intérêt de...
vingt-cinq mille francs...
ISCUTH-MORGANE, etc., etc. — Mais,
monsieur le Ministre, cette affirmation
danse...
LAGRATH. — Pas fausse... Vraie... Elle
sera vraie, vous entendez bien...
ISCUTH-MORGANE, etc., etc. —
(Dans le salon.)
M. MONTBARD (à M. des Ramiers). —
Vous n'avez pas vu Lagrath?...
M. DES RAMIERS. — Si... Mais il s'est

évanoué pendant que la jeune fille d'une
grande beauté chantait... comme une se-
rieuse, il faut lui rendre cette justice...
M. MONTBARD. — M'en f... mais j'ai
à parler à Lagrath d'une affaire très ur-
gente... Il faut que je le retrouve... (Il
s'élance dans le boudoir rose).
GYP.

THÉÂTRES

Notre Opéra à Rome. — On télégraphie de
Rome que l'Association de la presse et le syn-
dicat des chroniqueurs ont offert un déjeuner



M. SAINT-SAËNS, CHEF D'ORCHESTRE

au maître Saint-Saëns. Plusieurs discours
ont été prononcés.

Aujourd'hui aura lieu, au Costanzi, la re-
présentation de *Samson et Dalila*, que le
maître doit conduire.

Les premières d'aujourd'hui. — Le Grand-
Guignol donnera en matinée son nouveau
spectacle.

Les Folies-Bergère donneront, ce soir, leur
nouvelle revue avec Mlle Mistinguett en tête
de liste.

Le théâtre Cluny donnera, en matinée,
145, rue Pigalle, d'Alexandre Bisson.

Dernières. — On annonce les dernières de
la Guerre et l'Amour, à la Renaissance, et
de Son petit frère, au théâtre Edouard-VII.

Soirée supplémentaire. — Le théâtre An-
toine, les Bouffes-Parisiens, le Gymnase, le
théâtre Michel, la Porte-Saint-Martin et le
Nouvel-Ambigu joueront exceptionnellement
demain soir vendredi.

Odéon. — Une conférence de M. Léon Cla-
relle précédera, cet après-midi, le spectacle
de l'Odéon : *Bijou et Il ne faut jurer de rien*.

Variétés. — Il est à signaler que le théâtre
des Variétés, bien que jouant les jeudis, sa-
medis et dimanches, c'est-à-dire en même
temps que la majorité des spectacles de tous
genres, détient néanmoins le record des re-
cettes de tous les théâtres.

Demain vendredi, une représentation sup-
plémentaire de l'incomparable succès *le Roi
de l'Air* sera donnée à 8 h. 15, avec Max
Dearly, Jeanne Saint-Bonnet et la brillante
compagnie des Variétés.

Capucines. — Aujourd'hui, en matinée, à
2 h. 30, et le soir, à 8 h. 30 : *Crème de
Menthe... Alté ! la Clef, Aux Chandeliers !*
avec Mlle Jane Danjou, M. Méridol, Reine
Derns, Rysor, Berny et Hilda May; MM. Ber-
thez, Arnaud, G. Bataille, des Mages, etc.

Théâtre Michel. — Ce soir, dernière ré-
pétition de travail et demain première de
Carminella, opérette de MM. A. Bardes et C.-A.
Carpentier, musique de M. Louis Lassally.
Il sera pas fait de service de répétition
générale ni de première en raison des cir-
constances actuelles.

Théâtre Idéiste. — La compagnie du
Théâtre Idéiste assurera la partie drama-
tique d'une séance que donnera, dimanche
après-midi, à la Galerie Levesque, l'associa-
tion « Art et Liberté », et dont le programme
comprendra, notamment, des œuvres musi-
cales de MM. Claude Debussy, Maurice Ra-
vel, Desiré Pâque, Georges Auric. Les frag-
ments dramatiques, présentés avec le con-
cours de Mme Lara, de la Comédie-Française,
et de M. Pierre Berlin, de l'Odéon, seront : le
2^e tableau de *Mérophiseth*, tragédie biblique
du grand poète polonais d'expression française
A. W. Milosz et, dans une remarquable tra-
duction inédite due à ce poète, le prologue
du *Faust* de Goethe. Le moindre attrait de
ce programme ne sera pas le *Sacra du
Prélude*, transposition synodique par M.
Sébastien Noyel de l'œuvre de M. Igor
Stravinsky.

Association des Concerts-Colonne-Lamou-
reux. — Dimanche 18 mars, à 3 heures,
22^e concert (serio B), avec le concours de
Mlle Lucienne Bréval, de l'Opéra : M. Gas-
ton Elms.

8^e Symphonie en la mineur (Beethoven) :
I. Allegro vivace et con brio. II. Allegretto
scherzando. III. Tempo di minuetto. IV. Al-
legro vivace. — Scène finale d'*Armide*
(Glinka) : Mlle Lucienne Bréval. — *Hymne à
Venus* (A. Magnard). — *Concerto en la
mineur*, pour violon (Ed. Lalo) : Andante.
Allegro. Andantino. Allegro con fuoco :
M. Gaston Elms. — *« Souvenir »* (Ed. Lalo) :
le Chant breton (Ed. Lalo) : Mlle Lucienne
Bréval. — *La Peri* (Paul Dukas).

Le concert sera dirigé par M. Camille Che-
vallier.

— Assurément, conclut Lionel. C'est un
grand tapageur...
Je laisse à deviner le désespoir d'André,
quand Lionel lui rapporta cette conversa-
tion.

— N'importe ! s'écria-t-il dans un accès
de rage impuissante. J'ai cherché ma
niece ou elle sera, ou ces oncles de Wei-
mer la trahiront, et je l'arracherai à leur
tyrannie despotique. Qui ! Dussent-ils l'en-
fermer avec eux en Chine ou dans la lune...
de la lune, je l'enferme !

— En attendant, conclut Lionel, il ne me
reste plus qu'une chose urgente à faire :
brûler la police aux « Schwobes », com-
me disait cette excellente Mme Wendel.

A la Place, siège de la Kommandantur,
où ils se rendirent pour faire viser leurs
livrets, on leur demanda simplement le nu-
méro de leur passage dans la capitale et la
destination du lieu où ils comptaient sé-
journer.

Lionel indiqua avec une timidité affectée
que sa mère, Mme Wendel, n'habitait plus
près de Lutzen et qu'ils passaient par Ber-
lin pour aller la rejoindre à son nouveau
domicile situé à Dusseldorf, sur le Rhin,
près de la frontière de Hollande.

Pour confirmer ses dires, il exhiba sa bles-
sure à la poitrine, ainsi que le certificat
d'André ou plutôt de Frédéric Wendel.

— Ça va bien ! dit l'officier de service,
d'ailleurs très pressé et très nerveux, qui
présentait à la délivrance des passeports.
Voici vos permis de circulation pour Dus-
seldorf. Mais à condition que vous devez,
sous peine de punition sévère, vous tenir en
arrivant là-bas à la disposition de la Kom-
mandantur.

— Assurément, répondit Lionel, la main
à la visière de son casque à pointe, et rapide
comme le plus rapide des soldats allemands.

Nous ne suivrons pas nos amis dans leur
voyage de retour... Muni, c'est le cas de
le dire, de tous les sacrements boches, ils
arrivèrent sans encombre à leur lieu de
destination.

De Dusseldorf, après avoir de nouveau
fait viser leurs livrets et leurs passeports,
ils passèrent à pied, la nuit, la frontière de
Hollande.

Sûrs en Hollande, ils se hâtèrent de se
dépouiller de leurs uniformes allemands...
— Mon vieux Lionel, fit André en jeta-
lant, capote et casque aux orties, je
l'avoue que je ne suis pas fûché de me de-
barrasser de cette livrée d'assassin. J'étouf-
fais là-dessus.

— Bas ! répondit Lionel, l'habit ne fait
pas le moine, comme dirait encore cette
brave Mme Wendel qui nous a sauvé la
vie, car sans elle, André, sans elle...
— Sans elle, Lionel, nous serions tous les
deux sous six pieds de terre, avec douze
balles de mousquet dans le corps.

Cet après-midi :
Théâtre-Français, 1 h. 30, *Ruy-Blas*.
Opéra-Comique, 1 h. 30, *Werther*, les *Amou-
reux de Cochin*.
Odéon, 1 h. 30, *Hajazet*, *Il ne faut jurer de rien*.
Théâtre-Lyrique, 2 h. 15, *la Vivandière*.
Gaité-Lyrique, la *Petite Mariée*.
Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée,
2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Châtelet,
Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu,
Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30 ; Sa-
rah-Bernhardt, 2 h. 15 ; Apollo, 2 h. ; Capu-
cines, Réjane, 1 h. 15 ; Renaissance, Scala,
2 h. 15 ; Variétés, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

Ce soir :
Opéra, 7 h. 30, *Faust*.
Théâtre-Français, 7 h. 15, *Néméa*, *le Cloître*.
Opéra-Comique, 7 h. 15, *les Quatre journées*.
Odéon, 7 h. 15, *les Bouffons*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *la Jule*.
Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., *les Nouveaux Riches*.
Variétés (Gul. 09-02), 8 h. 15, *le Roi de l'Air*.
Gymnase, 8 h. 30, *la Fille d'Armes*.
Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Bevetley*.
Renaissance, 8 h., *la Guerre et l'Amour*.
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*.
Théâtre-Lyrique, 8 h., *la Fille de Madame
Angot*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *Mam'zelle Némouche*.
Réjane, 8 h., *Within the Law*.
Châtelet, 7 h. 30, *Pick, roi des chiens policiers*.
Apollo, 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*.
Athénée, 8 h. 30, *Chichi*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Capucines (Gul. 36-40), 8 h. 30, *Crème de
Menthe... Alté ! la Clef, Aux Chandeliers*.
Grand-Guignol, 8 h. 15, *les Yeux de Warnebo*.
Th. Michel, vendredi, 8 h. 15, *Carminella*.
Th. Edouard-VII, 8 h. 15, *Son petit frère*.
Scala, 8 h. 15, *Champion malgré lui*.

MUSIC-HALLS
Olympia, 8 h. 30, *Veillées et Attractions*.
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue des Bobards*.

CINEMAS
Gaumont-Palace. — 2 h. 20 et 8 h. 15,
Crème de Menthe, *Judea*, Loc. 4, r. Forest,
11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES
Université des « Annales » (51, rue Saint-
Georges, Paris). — Demain vendredi, 16 mars,
à 2 h. 30 : « Amis latins », conférence par
M. Louis Barthon, ancien président du Conseil.

Le gouvernement veut organiser l'éducation des adolescents

Le gouvernement se préoccupe de dévelop-
per l'enseignement post-scolaire en le ren-
dant obligatoire.

Dans ce but, M. René Viviani, garde des
Sceaux et ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts, a déposé, hier, sur le bu-
reau de la Chambre un projet de loi relatif
à l'éducation des adolescents.

Cette éducation comprendrait deux pé-
riodes.

Dans la première, qui s'étendrait jusqu'à
dix-sept ans, jeunes gens et jeunes filles per-
fectionneraient leur éducation physique et
leur éducation générale, mais seraient en-
toute astreints à suivre des cours et exercices
pratiques propres à accroître leur valeur éco-
nomique (sciences appliquées à l'agriculture,
au commerce, à l'industrie, à l'art nautique,
à l'art de la ménagère).

Dans la seconde, tout en poursuivant leur
instruction générale, les jeunes gens seraient
préparés à leur rôle de soldats et de ci-
toyens ; les jeunes filles à leur rôle de mères
de famille.

L'organisation serait très souple : des com-
missions locales et départementales, ou se-
rument représentées tous les services publics
et tous les groupements intéressés à l'édu-
cation des jeunes Français, détermineraient
dans le détail la nature et l'horaire des cours
et auraient pour mission de les approprier
aux besoins de chaque région.

Le projet prévoit la collaboration des asso-
ciations post-scolaires à l'œuvre de l'Etat. Il
crée enfin des sanctions (livret scolaire et
post-scolaire, dispositions pénales, etc.) dans
le but de rendre effectives non seulement la
fréquentation de l'école prolongée, mais celle
de l'école élémentaire.

Une maison s'effondre

Dans la matinée d'hier, vers huit heures,
un immeuble abandonné, situé 52, rue du
Moulin-des-Près, s'est tout à coup effondré,
et quatre enfants qui jouaient dans une
pièce du rez-de-chaussée ont été plus ou
moins grièvement blessés par la chute des
matériaux.

Deux d'entre eux, Paul Thor-Avas, âgé
de quatorze ans, demeurant 202, rue de Tol-
biac, et Raymond Michel, âgé de treize
ans, demeurant 34, rue du Moulin, ont dû
être conduits à l'hôpital Cochin. Les deux
autres, après avoir reçu les soins immédiats
d'un médecin, ont pu regagner leur do-
micle.

Le service de la voirie a pris tout de suite
les mesures de sécurité nécessaires.

COQUELUCHE Guérison rapide du COQUELUCHEOL
BRANCHE ENPHYSE. Par Labatard, 140 rue du Temple Paris

TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE,
cœur, fèvre, reins, gravelle, toutes maladies reparaissant à l'urine.
Livre d'or et attestations françaises. Extraits.
TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris.

JE GUERIS LA HERNIE
Ch. COURTOIS, SPECIALISTE HERNIAIRE
30, Faubourg Montmartre, PARIS 92
CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES
CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours,
de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

ACHAT DE VIEUX PAPIERS
Brochures, archives, bouquins, etc. M^{me} FERRERO,
20, rue la Victoire, 12, bd Garibaldi. Trud. 67-07.

CABINET RIVOLI
20, r. de Rivoli. Tél. Archives 01-03
AVOCAT, ENQUÊTES PRIVÉES
Divorces, Successions, Recherches,
Régime d'actes, Démarches, Légalisations,
Représentation devant tous tribu-
naux ; questions loyers et bénéfi-
ces de guerre.

ACHAT DE TOUTES MEUBLES DONT ON VEUT SE DÉBARRASSER.
GARDE-MEUBLES DE L'EST
65, rue de Valenciennes, PARIS 10
VENTE DE MEUBLES
M. GARDE-MEUBLES

AGREABLES SOIREEES
DISTRACTIONS DU POULAIN
PRÉPARANT A FÊTER LA VICTOIRE
Catalogue (Envoyé gratis)
à la Société de la Gaité Française
88, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^e)
Fêtes, Physique, Amusement, Fêtes d'été,
Fêtes d'hiver, Fêtes de Noël, Fêtes de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

BEAUTÉ CHEVEUX

Si la chevelure est le trésor de la femme,
Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure.

Est-il quelque chose de plus séduisant
chez la femme qu'une chevelure luxu-
riante et soyeuse ?

Le PÉTROLE HAHN vous permettra
Mesdames, de conserver cette chevelure
qui fait votre orgueil, ou de l'acquiescer,
si elle fait seulement votre envie.

Le PÉTROLE HAHN est la lotion idéale
pour les épaules qu'on voudrait que vous
donnez à vos cheveux.
Il fortifie et régénère le
cuir chevelu, prévient et
arrête la chute des
cheveux.

Quelques applications
suffisent pour détruire les
pellicules et supprimer
les démangeaisons. Un
usage régulier assainit et
purifie le cuir chevelu de
toutes les poussières et
de toutes les impuretés
qui peuvent y séjourner.
A la différence de ses
nombreuses imitations, le
PÉTROLE HAHN con-
serve aux cheveux leur
couleur naturelle.

Il leur communique de

Monsieur Vibert,
A la suite d'une grande maladie, j'ai perdu
tous mes cheveux et je désespérais (en
mon âge) de les voir jamais repousser, quand
jeus l'idée, après divers essais sans résultat,
d'essayer l'emploi du Pétrole Hahn. A ma
grande satisfaction, je me voyais repousser
une notable quantité de petits cheveux qui
ont aujourd'hui déjà plus de 20 centimètres
de longueur, et je constate chaque jour qu'ils
deviennent de plus en plus abondants et
épais.

Je suis très heureuse, Monsieur, de vous
adresser tous mes remerciements pour les
bienfaits de votre excellente préparation en
vous priant de m'en envoyer 6 flacons.

En vente dans le monde entier chez tous les Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins.

F. VIBERT, Fabricant, LYON.

PilePOL RECHARGEMENT, émetteur 100 %,
fonctionnant à 4-75 av. Edgar, Neuilly-sur-Seine
à CRISTEOL, ing. r. Pérou, Rouen.
Rechargeur et réparateur de piles.

PRÉSERVEZ-VOUS
SOIGNEZ-VOUS
en respirant les émanations
antiseptiques des
PASTILLES VALDA
qui agissent
directement, par inhalations,
sur les VOIES RESPIRATOIRES
Rhumes, Maux de Gorge,
Grippe, Bronchites, etc.,
sont toujours
énergiquement combattus
par leur antiseptie volatile.
AYEZ TOUJOURS sous la MAIN
une BOITE de
PASTILLES VALDA
VÉRITABLES
Procurez-vous-en de suite
Mais surtout
REFUSEZ impitoyablement les
pastilles qui vous seraient
proposées au détail pour
quelques sous.
Ce sont toujours des imitations
Vous ne serez certains d'avoir
LES VÉRITABLES
PASTILLES VALDA
que si vous les achetez en BOITES de 1-50
portant le nom
VALDA

Le gérant : VICTOR LACVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

PAIEMENT DE COUPONS ARGENT DE SUITE.
BANQUE GIRON (8^e année), 97, r. Rambuteau. Téléph.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT ET VENTE DE TITRES

CE QUE VOUS DÉSIREZ
et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
dans les « Occasions » de nos « PETITES ANNONCES »

EXCELSIOR

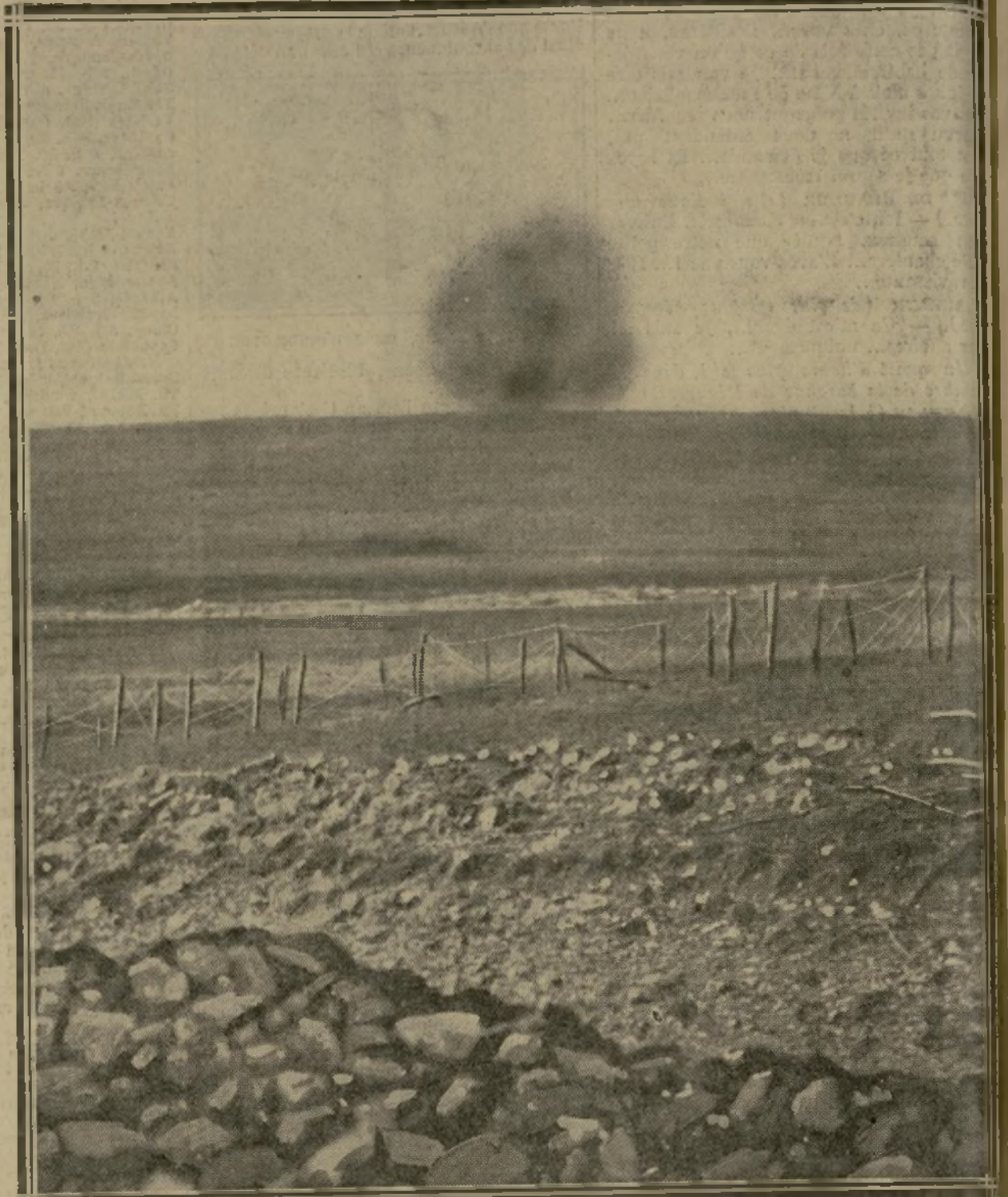
C'EST UNE OFFRE PASSIVE
que représente un écriteau « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
elles vont chercher le futur locataire chez lui.

Soissons bombardé avec des obus incendiaires



UN OBUS ÉCLATE CONTRE L'UNIQUE TOUR DE LA CATHÉDRALE RESTÉE DEBOUT
Lundi dernier, vers quatre heures, les Allemands ont recommencé à bombarder la ville ouverte de Soissons, employant des obus incendiaires qui ont provoqué plusieurs sinistres. Sur cette photographie, on voit l'éclatement d'un obus contre une tour de la cathédrale.

Un bombardement de la cote 304, devant Verdun



INSTANTANÉ PRIS AU MOMENT DE L'ÉCLATEMENT D'UN OBUS ALLEMAND
Une assez grande activité d'artillerie règne toujours sur la rive gauche de la Meuse, et le communiqué d'hier signalait l'efficacité de nos tirs de destruction dans la région de la cote 304. Cette position fameuse est l'un des points où sont tombés le plus d'obus depuis un an.

C'est la germanophilie de Constantin qui poussa M. Venizelos aux côtés de l'Entente



LE ROI ET M. VENIZELOS COLLABORATEURS. — CONSTANTIN EN FELDMARÉCHAL ALLEMAND. — M. VENIZELOS FÉLICITÉ PAR LE GÉNÉRAL SARRAIL
Les déclarations de M. Venizelos, que nous avons publiées hier, montrent le double jeu du roi Constantin depuis le débarquement des Alliés à Salonique. En 1912 et 1913, au moment où la politique de M. Venizelos permettait à la Grèce de doubler son territoire, l'éminent homme d'État était le grand conseiller du roi. Dans la suite, la germanophilie grandissante de Constantin poussa irrémédiablement le patriote vers l'intervention armée. Notre dernière photo représente M. Venizelos à son arrivée à Salonique, en octobre 1916.